Document généré le 24 avr. 2024 11:01

Québec français

Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme. Le bon, la brute et l'argent

Chantale Gingras

Numéro 149, printemps 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1756ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gingras, C. (2008). Compte rendu de [Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme. Le bon, la brute et l'argent]. *Québec français*, (149), 110–111.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme

Le bon, la brute et l'argent

CHANTALE GINGRAS*

Le tout dernier opus des frères Ethan et Joel Coen, *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme*[1] est un western terriblement intelligent, qui glace le sang. Il dépeint un univers bellement noir dans lequel l'homme apparaît plus que jamais un loup – un coyote ? – pour l'homme. C'est dans la chaleur du Texas que nous entraînent les frères Coen, à une époque où les voleurs de bétail ont depuis longtemps été remplacés par des trafiquants de drogue et où les hors-la-loi s'enfuient sur leur cent-chevaux vapeur nommé Ford ou Chevrolet.

L'univers filmique développé ici par des réalisateurs-scénaristes aussi géniaux que décapants s'avère aussi brûlant et étendu que le désert, et en même temps tout aussi impitoyable pour les hommes, qui ne peuvent espérer y vivre très vieux. Et les chiens ne s'en tirent pas nécessairement mieux, il faut dire. Bienvenue dans le *far* et *dirty, dirty West*.

Buffalo Kill

Texas, 1980. Alors qu'il chasse près de la frontière mexicaine, Llewelyn Moss, un cow-boy sans grande envergure (interprété avec nuance et intelligence par **Josh Brolin**[2]), découvre des camionnettes abandonnées et les cadavres d'une bande de passeurs de drogue. À quelques pas de là, il tombe sur une mallette contenant deux millions de dollars, dont il s'empare avant de prendre la clé du désert, voyant dans ce trésor tombé du ciel (ou des mains d'un cadavre, c'est selon) la possibilité d'épicer un peu sa fade existence. Or, cet argent est convoité par les assassins des trafiquants qui engagent à sa poursuite Chigurh (**Javier Bardem**[3], hallucinant, qui livre ici une performance magistrale), un tueur psychopathe qui se met aussitôt à remonter la piste de Moss. Ayant analysé la scène du crime, le shérif Bell (**Tommy Lee Jones**[4], mesuré et sarcastique à souhait) a tôt fait d'identifier le poursuivant et le poursuivi. Dans l'espoir de protéger Moss et sa conjointe contre la folie meurtrière de Chigurh, le vieil homme, à quelques semaines de la retraite, se lance à leur recherche avec dévouement… mais sans illusions. Il assistera, perplexe, à la réaction en chaîne d'une violence inouïe que Moss a déclenchée sans le vouloir.

Quand le barillet est bien chargé…

Ce qui pourrait apparaître comme une histoire étriquée et banale, simpliste et prévisible prend ici, entre les mains des Coen, une dimension magistrale. Tout, tout, tout dans ce film est étudié, savamment construit et fignolé. Le scénario, tout d'abord, n'a pas la linéarité attendue : dès les premières minutes de ce film, le spectateur entre dans une tension qui se prolongera deux heures durant. Les confrontations s'enchaînent à un rythme effréné, les chassés-croisés nous gardent sous haute tension tout au long du film. Les réalisateurs impliquent habilement le spectateur dans l'exercice en lui fournissant des indices lui permettant de découvrir peu à peu les mouvements et la cohérence du récit. Aussi, les prises de vue, les cadrages, loin de n'être qu'un support visuel, concourent habilement à la montée de la tension dramatique : l'emploi judicieux du plan subjectif à des moments clés du récit permet au spectateur d'anticiper les séquences à venir. Littéralement placé derrière le volant, le spectateur sait, en regardant le capot qui s'étire devant lui, quel personnage s'avance et quelle teneur aura la scène qui suivra, si une nouvelle menace ou un moment de répit est à prévoir. Et il arrive aussi – merci aux réalisateurs – que les indices s'embrouillent. Bref, la grande force des Coen se trouve dans la capacité qu'ils ont de ménager les détails, dans la lenteur de leur narration – rien n'est précipité, tout est *placé* – qui immerge progressivement le spectateur dans l'atmosphère du film. Rien, rien n'est laissé au hasard. Les réalisateurs empruntent aussi volontiers au western classique, comme cette scène réussie où l'ombre du shérif s'étire lentement sur un mur, à l'un des moments les plus angoissants du film, faisant un habile clin d'œil au cinéma de Sergio Leone.

Les vautours attendent

Autre force indiscutable du film : sa tonalité juste, savant mélange de violence et de mélancolie. Tout au long de cette poursuite enragée dans laquelle l'argent ne semble être qu'un prétexte (Chigurh est de toute évidence au-dessus de tout cela et a d'ailleurs froidement liquidé ceux qui l'avaient engagé pour récupérer les deux millions subtilisés), une impression de fatalité implacable flotte sur Moss, mais aussi sur le shérif Bell : chacun fait ce qu'il doit faire, sans se poser de question, parce qu'il le faut, point. La violence, montrée ici sans retenue, sert surtout à souligner la fatalité de la vie, à la manière des grandes tragédies grecques. La volonté de vivre et l'honneur guident les personnages, certes, mais ce qui prime, c'est surtout cette indicible obligation qu'ils ressentent de se battre parce qu'une lutte est engagée, on ne sait trop pourquoi. Ils sont des animaux qui affrontent instinctivement un prédateur, sans même savoir s'ils ont une chance de survivre.

La mort en joue

Tout au long de cette traque effrayante, on ressent nettement le vide qui l'englobe, l'absurdité du combat qui se joue : Chigurh tue pour récupérer une mallette dont il ne veut pas ; Moss cherche par tous les moyens à sauver sa peau, alors que la vie lui semble être un ennui perpétuel ; Bell met sa vie de presque-retraité en danger pour sauver un idiot qu'il ne connaît pas… et qui ne le mérite sans doute pas ; Carla Jean, la femme de Moss, se terre sans grande conviction, attendant presque négligemment la visite du tueur qui traque son mari. Sans véritable raison, le jeu se poursuit, sans qu'aucun ne puisse en prédire l'issue, puisqu'ici les vies sont littéralement jouées à pile ou face.

Chigurh, le tueur impavide et inexpressif, progresse dans sa quête vers Moss, écrasant sur son passage tout être qui lui nuit ou l'ennuie, tout simplement. La vie de ceux qu'il croise (à la station-service, sur la route, dans les réceptions des motels) ne tient qu'à un fil, sans même que ceux-ci s'en rendent toujours compte. Chigurh, sans remords, mais aussi sans joie, verse implacablement la mort là où bon lui semble (ceux et celles qui ont vu le film ou qui le verront comprendront vite qu'il ne manque pas d'air… et saisiront toute la subtilité du jeu de mots que je viens de glisser ici !). Personnage déroutant, troublant, il symbolise la mort elle-même, qui s'abat arbitrairement sur les bonnes âmes comme sur les plus sales truands, de façon bête et foudroyante, sans que les victimes n'y puissent quoi que ce soit… à moins que la chance, la *pure* chance ne soit de leur côté.

La juste dose

Avec *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme*, les Coen retournent à leurs anciennes amours, c'est-à-dire le film noir, mâtiné d'une touche d'humour bien personnelle, délicieusement absurde, incarnée surtout dans les répliques savoureuses servies par le shérif Bell qui, je le prédis, deviendront des classiques. La tuerie froide et gratuite, les morts petites et inélégantes (comme dans *Le grand Lebowski*) sont ici contrebalancées par des scènes légèrement décalées dont l'humour, subtilement imbriqué dans la trame du récit, n'est pas sans rappeler *Pulp Fiction* et *Kill Bill*.

Au moment de mettre sous presse, *No Country for Old Men* a raflé quatre des plus prestigieux prix décernés lors de la 80e cérémonie des Oscars : celui du meilleur acteur de soutien (pour Javier Bardem), celui de la meilleure adaptation de scénario, celui de la meilleure réalisation et celui du meilleur film de l'année.

Autres beautés du film : l'économie d'ensemble, qui ne donne au spectateur que ce qu'il faut pour saisir la dynamique et la teneur du jeu qui se déroule devant ses yeux (pas de portrait surdéveloppé des personnages ici, ni de leurs antécédents) ; le laconisme des dialogues, qui trouvent justement leur force dans ce qu'ils sont courts et sans réplique ; le montage, économique lui aussi, parfois légèrement elliptique, qui achève de donner au film la touche de mystère et d'angoisse qu'il requiert ; un montage qui, par ailleurs, a été réalisé sans qu'on y ajoute un trop-plein de musique et d'effets sonores : c'est dans le silence, parfois seulement brisé par le souffle d'une respiration, que les scènes les plus prenantes se déploient. Vraiment, l'intelligence et le métier des frères Coen forcent l'imagination ; ces cinéastes surdoués ravissent. On vit le même bonheur ici que dans les films du plus vieux, Joel, qui nous a déjà donné *Fargo* (1996), *Le grand Lebowski* (1998), et aussi le magnifique *L'homme qui n'était pas là* (*The Man Who Wasn't There*, 2001).

Le vent l'emportera

Dans cette folle poursuite à travers le Texas, les quatre personnages illustrent une fable cruelle et sensible comme on en voit trop peu souvent, qui raconte la fuite instinctive de tout être face à la mort et dont la morale, éminemment réaliste, est tout entière contenue dans ce que le père infirme du shérif Bell, qui aurait toutes les raisons de se venger de son agression, lui révèle : « À courir après ce qu'on veut, on laisse aller tout le reste ». Il n'y a qu'à voir l'une des dernières scènes du film, où un jeune adolescent troque ce qu'il lui reste de son innocence contre un billet vert pour deviner que le cercle vicieux recommence et que dans ces contrées, peu importe où souffle le sable, il retourne toujours au désert.

---

* *Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy*

Notes

1 Version française de *No Country for Old Men*, d'après l'œuvre de Cormac McCarthy. Film scénarisé, réalisé, monté et produit (!) par les frères Coen (en collaboration avec Scott Rudin pour la production), 2007. Avec Tommy Lee Jones, Javier Bardem, James Brolin, Woody Harrelson, Kelly Macdonald, Garret Dillahunt, Tess Harper, Barry Corbin, Stephen Root et Rodger Boyce. Direction photo : Roger Deakins. Le titre du film est issu d'un poème de William Butler Yeats, *Sailing to Byzantium*.

2 C'est surtout le film *L'homme sans ombre* (de Paul Verhoeven, 2000) qui l'a fait connaître du grand public.

3 Qu'on a vu entre autres dans *La mer intérieure* (réalisé par Alejandro Amenabar en 2005).

4 Celui-ci s'y connaît en western : il venait tout juste d'enfiler ses bottes de cow-boy pour le film *Trois enterrements*, qu'il a lui-même réalisé en 2005.